DANIEL GILLÈS

L'ÉTAT DE GRÂCE

roman

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'ÉTAT DE GRACE

DU MEME AUTEUR

JETONS DE PRÉSENCE, roman (*Julliard*).
LE COUPON 44, roman (*Julliard*).
MORT LA DOUCE, nouvelles (*éditions des Artistes*).

A paraître :

LA TERMITIÈRE, roman.

Extrait de la publication

DANIEL GILLÈS

L'ÉTAT DE GRÂCE

roman

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e^
6^e^ édition

Extrait de la publication

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays y compris la Russie.
© 1958, Librairie Gallimard.

Extrait de la publication

Tu sais, Bice, à qui j'ai pensé en écrivant ces pages.

D. G.

Mais ce qui nous touche, toi et moi,
nous réunit ainsi qu'un coup d'archet
ne tire des deux cordes qu'une voix.
Quel est cet instrument sur quoi
l'on nous fit tendre?

R. M. RILKE.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Bruno ouvrit sa petite fenêtre; jailli de la nuit très noire, le vent s'y engouffra et vint gonfler comme une voile le rideau qui fermait son alcôve. Il avait en horreur ces réveils à 5 heures, tels qu'on les pratiquait au collège de Saint-Maur, même en hiver, « pour tremper les caractères »; il en demeurait engourdi, frileux et morose pendant des heures. Le souffle d'air froid le glaça, mais sans pour cela le réveiller. Il se souvenait obscurément qu'il avait décidé la veille au soir, « que ce serait pour ce jour-là », mais déjà sa volonté vacillait, le poussait à remettre à plus tard. Il entendit la clochette du surveillant et les galopades des élèves dans le couloir du dortoir. En hâte, il passa une dernière fois sa brosse mouillée sur ses cheveux et rejoignit le rang qui se formait devant la porte.

La colonne s'ébranla et, par des corridors obscurs et glacés qu'éclairaient de place en place des veilleuses, se dirigea vers la chapelle aménagée sous les combles. Les bras croisés sur la poitrine, Bruno suivait le troupeau; il sentait des gouttelettes d'eau lui glisser des cheveux dans le cou. A l'entrée de la chapelle, Georges de Thiange lui tendit la main qu'il venait de plonger dans le bénitier; ce geste fraternel mais distrait se répétait autour d'eux, de groupe en groupe. Au moment où, machinalement, il se

Extrait de la publication

signait, Bruno se souvint à nouveau et avec plus de précision du serment qu'il s'était fait : c'était le premier vendredi du mois et, bien qu'il y eût traditionnellement une communion générale ce jour-là, il était décidé à ne pas y participer. Il passa devant l'autel, esquissa une génuflexion et gagna sa place au fond de la chapelle. Les petits pensionnaires de septième et de sixième, déjà installés aux premiers rangs, levaient au passage vers leurs aînés, dont il était, leurs frimousses blafardes et endormies. On toussait beaucoup : de grosses toux rauques, qui dominaient le bruit des piétinements et des chaises remuées. Il faisait si froid qu'une légère brume, mouvante, flottait autour des visages.

Bruno s'agenouilla sur sa chaise basse et ferma les yeux. Il était sur le point de céder à l'engourdissement qui d'habitude le faisait assister à cette messe matinale comme à une sorte de songe, quand retentit le *Confiteor*. L'assistance le récitait en chœur, dans une mélopée bourdonnée, indistincte; la voix flûtée d'un bambin en brisait par moments le rythme sourd. Très férus de « liturgie vivante » les pères de Saint-Maur en essayaient toutes les séductions sur leurs élèves : les messes étaient dialoguées, chaque matin on commentait en classe les textes évangéliques, l'usage du gros missel, qui avait d'ailleurs fait la gloire et la fortune de leur abbaye, était obligatoire. Bruno, qui avait rouvert les yeux, écoutait, sans y mêler sa voix, cette prière collective. Il lui semblait qu'il entendait pour la première fois ces paroles pleines d'humilité, d'abaissement et de repentir, et il refusait de s'y associer. Non, ces angoisses devant le Dieu Justicier, ces appels de détresse à la Vierge et aux saints archanges, tout cela, désormais, n'était plus pour lui. Ins-

tinctivement, parmi ses compagnons inclinés, il se redressa.

Devant lui s'étendait la chapelle. Les globes électriques, qui l'éclairaient, entrecroisaient les ombres des piliers de bois clair qui soutenaient la voûte de sapin vernissé. De l'autre côté de l'autel — grande table de bois rouge, sans aucun ornement et tournée vers le public, comme le demandait la liturgie révolutionnaire défendue par le monastère — le père préfet officiait. Il était penché en avant, abîmé dans son *Confiteor;* mais, tandis qu'il se frappait la poitrine, ses gros yeux bleus surveillaient son public, ses élèves. Ceux-ci répétaient docilement après lui « mea culpa, mea maxima culpa ». Pourquoi toujours parler de faute et de repentir? se disait Bruno. Je ne suis pas coupable. Très éveillé à présent, et attentif à ce qui se passait autour de lui, il sentait une étrange exaltation le gagner. Il avait vécu trop longtemps dans la routine et l'équivoque; plus forte que sa révolte, que sa fierté même, une terrible exigence intérieure lui commandait à présent d'agir, de rompre les amarres. Le cœur battant, il sentait qu'il ne pouvait plus différer.

La semaine précédente, déjà, tandis qu'il assistait à la prise d'habit d'Yves Fromont, un de leurs camarades qui avait terminé ses études un an plus tôt, il avait connu un pareil bouleversement intérieur. C'est au cours de cette cérémonie que, brusquement, il avait senti qu'il était là comme un intrus, comme un étranger, comme quelqu'un que tout cela ne concernait plus.

Le postulant étant un « ancien », les élèves de première avaient été invités à assister à sa prise d'habit. Mêlés à quelques moines et aux parents du jeune homme, ils avaient entendu Fromont

abjurer le monde, « le diable et ses pompes ». Si le but était de les émouvoir, il avait été atteint : la gravité avait peu à peu figé leur visage. Quand les cheveux blonds de Fromont étaient tombés, par touffes, sous les coups de ciseaux rapides du père-abbé, Bruno avait vu leurs traits se durcir encore. Charles Dureau, dont toute la classe connaissait l'intention d'entrer, lui aussi, dans les ordres, était devenu très rouge; il ne cessait pas de soulever ses lunettes pour se frotter les yeux. Le malaise que Bruno avait ressenti au début de la cérémonie s'était accentué, puis, tout à coup, comme l'émotion était à son comble autour de lui, il y avait eu en lui une rupture, et il s'était senti libéré. Il émergeait d'un monde fantastique et mystérieux, qui l'avait entouré depuis son enfance, et découvrait soudain qu'il ne s'agissait que d'un spectacle.

Il avait alors vu d'un autre regard ses compagnons, les moines et Fromont, qui répondait d'une voix défaillante à l'interrogatoire de son supérieur. Une ferveur merveilleuse, une de ces joies immenses et inexplicables, qui le soulevaient souvent quand il était enfant et dont il croyait avoir perdu le secret, le remuait tout entier. Regardant autour de lui, il ne voyait que des visages tristes, d'une tristesse résignée, ce qui mettait le comble à son exaltation. Le père-abbé, d'une main maladroite, passait au postulant son scapulaire de drap noir; Fromont avait fermé les yeux, et son visage était d'une affreuse pâleur. Le cœur bouillonnant, Bruno aurait voulu lui crier de se ressaisir, de ne pas s'incliner devant leur idée fixe de l'au-delà. La mort, se disait-il, voilà ce qui pour eux domine tout, explique tout, et en son nom ils refusent la vie.

A côté de lui, Charles reniflait, très rouge :

brave Charles, qui parlait à tout le monde de sa vocation et qui depuis un an vivait, auréolé de ce prestige! Il disait niaisement : « Oh! ce sera dur de ne plus fumer! »; mais il était si fier de se sentir appelé, et tellement sûr aussi d'être du bon côté! Bruno dévisageait aussi ses autres compagnons; ils semblaient tous sincèrement émus. Se peut-il que parmi eux, se disait-il, il n'y en ait pas un seul qui vive la même expérience que moi? Ne s'interrogent-ils donc jamais? Quant à lui, il y avait des mois qu'il sentait la foi se retirer de lui, peu à peu, et presque à son insu. Il ne s'agissait donc pas d'une rupture inattendue, encore moins d'un refus d'adhésion à une religion qui depuis son enfance l'environnait de toutes parts. Il n'avait pas de doutes sur des points précis du dogme, et ses accès de révolte devant la façon dont ses maîtres et sa famille vivaient leur christianisme ne duraient guère. Pendant longtemps il n'avait pas cherché à analyser son indifférence croissante, mais il venait de comprendre tout à coup, en voyant son ancien compagnon à genoux en face de l'abbé, que le dernier lien s'était rompu.

Depuis un moment, Bruno sentait un regard peser sur lui; le père Gratien, le capuchon ramené sur la tête, avait les yeux fixés sur lui. C'était, de tous les professeurs, celui que Bruno préférait. Alors que leur fréquentation quotidienne lui avait fait perdre tout respect pour les autres, elle avait au contraire renforcé celui qu'il ressentait à l'égard du père Gratien. Il n'y avait chez celui-ci, ni mesquinerie, ni étroitesse d'esprit, ni sclérose professorale, mais le goût de la nouveauté, l'amour du beau, et, aux yeux de Bruno tout au moins, car certains, tel Charles, le trouvaient distant, un très grand esprit de

Extrait de la publication

compréhension. Le père Gratien avait le don de rendre ses cours vivants, et c'était seulement depuis qu'il était son élève que Bruno, qui était un cancre jusqu'alors, s'était mis à s'intéresser à ses études. Quelques mois auparavant enfin, un jour que son besoin de se confier l'étouffait, lui qui n'avait pas d'amis, Bruno lui avait fait des confidences, assez anodines, certes, mais depuis lors existait entre eux une sorte de complicité fraternelle. Quand Bruno vit le moine se signer, il sentit qu'à son affection pour lui se mêlait, pour la première fois, une certaine pitié.

Après la cérémonie, Bruno avait retrouvé le père Gratien au réfectoire du collège. Le moine semblait distrait, attristé. Il avait eu une brève passe d'armes avec Grundel, le professeur d'histoire et de littérature, qui l'accusait, en riant, de pousser ses élèves vers le sacerdoce.

— Vous les chambrez ici, disait-il, pendant des mois, loin du monde et de ses séductions, vous les gorgez de mysticisme et quand un certain degré d'exaltation religieuse est atteint, hop! vous leur « révélez » leur vocation. Car enfin, avouez que les vocations...

— Eh quoi! les vocations! s'était écrié le père Gratien. Ça n'existe pas, selon vous? Vous les admettez bien pour la poésie et la peinture? Pourquoi pas pour le service de Dieu? Et quant à votre accusation de solliciter les vocations, je vous répondrai simplement ceci : croyez-vous que ce soit vraiment tromper nos élèves que de les mêler à notre vie, comme nous le faisons, de leur montrer nos mesquineries, nos petites querelles, nos lassitudes? Si malgré cela des vocations naissent à Saint-Maur, ce n'est pas notre faute, croyez-moi. Demandez à Bruno, qui est ici

Extrait de la publication

depuis cinq ans, si on les pousse à entrer au monastère, si on en fait de force des curés?

En disant cela, il regardait le garçon, la tête penchée sur l'épaule gauche et les yeux brusquement relevés et un peu écarquillés, comme il faisait souvent, et Bruno avait l'impression que c'était en fait pour lui qu'il parlait, et pour lui seul. Il est vrai qu'au cours de leurs conversations amicales, le père Gratien n'avait jamais abordé directement ce sujet, mais n'était-ce pas surtout parce que Bruno se refusait à parler de son avenir?

— C'est vrai, avait-il dit. On ne cherche pas trop à nous influencer. Il y a bien le père Germain, mais son prosélytisme est tellement comique...

— D'ailleurs avec Bruno, avait jeté Grundel, ce serait bien inutile, voire dangereux. Ce garçon est de la toute bonne graine d'hérétique, n'est-ce pas, Bruno? Il vous échappera de toute façon, mon père.

Grundel, lui aussi, dès son arrivée au collège, quatre mois auparavant, s'était intéressé à Bruno. Il lui prêtait des livres, le traitait en égal, l'invitait souvent à venir bavarder dans sa chambre et versait alors dans des confidences qui ahurissaient le collégien par leur cynisme. Esprit brillant mais paradoxal, il prenait d'ailleurs presque systématiquement le contre-pied de tout ce qui s'enseignait au collège. Un curieux homme en vérité, ce Grundel : le cheveu bleu-noir et gras, il avait un œil mort recouvert d'une taie bleuâtre, tout le feu s'étant réfugié dans l'autre, vert et or, d'une étonnante vivacité, tour à tour caressant et impératif, divinateur, irrésistible. Désordonné, vêtu comme un rapin, le veston pistache et la chemise écossaise, très laid, mais d'une laideur

Extrait de la publication

à la Goya, qui pouvait intéresser, le menton en bénitier et la main velue, c'était un personnage au collège. Il terrorisait certains professeurs routiniers par son anticonformisme appuyé sur des connaissances universelles, traitait ses cours d'histoire et de littérature avec un mépris qui éberluait ses élèves, était enfin, dans ce petit univers clos et préservé, l'ambassadeur du monde extérieur, et peut-être même celui du diable. Seul le père Gratien le combattait ouvertement. Certains élèves, qui l'avaient baptisé le « cyclope », le trouvaient un professeur trop exigeant et menaient contre lui une petite guerre sourde et cruelle, que Bruno désapprouvait. Il avait de la sympathie, presque de l'admiration pour ce professeur, qui, beaucoup plus insistant et direct que le père Gratien, lui en imposait surtout par son extraordinaire lucidité et par sa finesse, et l'amusait par sa désinvolture. Grundel lui disait souvent : « Notre rôle à nous, éducateurs, est de vous révéler à vous-mêmes, de vous pousser dans votre propre voie. »

Pendant les huit jours qui avaient suivi la prise d'habit, Bruno avait tenté de continuer de vivre comme si rien ne lui était arrivé, mais il s'était senti de plus en plus mal à l'aise. A chaque heure de la journée, dans cette vie de collège, imprégnée de religion, il se retrouvait en face du problème qu'il voulait fuir. Il avait beau se dire que les signes de croix, les génuflexions et les prières n'avaient plus aucune importance pour lui qui ne croyait plus, paradoxalement ils en avaient plus, infiniment plus qu'auparavant. Le catholicisme avait cessé d'être pour lui une routine, peu différente en somme de celle des études et des cours; à présent, il en découvrait toute l'importance, toute la gravité et il hésitait à en

Extrait de la publication

sortir. Le père Gratien lui avait dit un jour : « Attention, tu aimes la révolte, la singularité pour elles-mêmes. Rien de plus niais cependant que l'anticonformisme systématique. » Cette fois pourtant, cela n'était pas vrai; aurait-il souffert, sinon, pendant tous ces jours, de se sentir aussi différent de ses camarades et de plus en plus seul, au milieu d'eux?

Cependant, ce matin-là, pour Bruno le moment de se séparer d'eux, définitivement, approchait. Aux coups de clochette de la consécration, tous les fronts venaient de s'incliner. Bruno vit l'officiant élever vers le ciel le calice et l'hostie; il détourna les yeux, ému malgré lui et gêné de devoir assister à ces rites qui pour lui n'avaient plus rien d'ineffable. Son regard tomba sur le missel qu'il tenait dans les mains et qui l'avait accompagné tout au long de sa vie de collégien. Ces pages de la messe, effrangées, brunies sur les bords, il les connaissait par cœur. Mais malgré cela, et malgré tout ce que ses éducateurs avaient fait pour lui inculquer leur « liturgie vivante », il s'apercevait à présent que celle-ci n'avait jamais, en fait, imprégné ni sa vie, ni sa pensée. Il ne devait faire aucun effort pour s'en libérer. Les Evangiles rejoignaient les autres livres d'école, les œuvres mortes, les Cicéron et les Virgile. Depuis qu'il avait découvert que Dieu n'existait plus pour lui, tout le reste, les textes sacrés, les commentaires de ses professeurs, leur exemple, était retombé dans le néant. Il avait eu de la peine à se décider à trancher les amarres, mais il sortait de l'aventure, neuf et intact.

Déjà les enfants de chœur avaient étendu la nappe sur le banc de communion; les bras croisés, les yeux baissés, les petits sixièmes

Extrait de la publication

sortaient des premiers rangs et s'en approchaient. Très silencieuse un moment auparavant, la chapelle s'emplissait du bruit de leurs gros souliers. Le ciboire à la main, le préfet commençait à distribuer la communion. Lui si brusque d'habitude, il officiait avec des gestes lents et très amples, presque théâtraux, qui faisaient à peine bouger la grande croix d'or, dont était frappée sa chasuble verte.

De proche en proche, les rangs d'élèves se vidaient et bientôt vint le tour de celui de Bruno. Il se recula pour laisser passer ses compagnons; au passage, Georges lui jeta un regard surpris. Bruno demeura un long moment seul dans la rangée de chaises vides; debout, étreignant des deux mains l'accoudoir de sa chaise, il regardait droit devant lui. Des élèves de troisième qui revenaient à leur rang le dévisagèrent avec curiosité, mais il fit mine de ne pas le remarquer. Etait-ce parce que pour la première fois de sa vie il avait refusé d'y participer, qu'il considérait d'un œil neuf les rites qui se déroulaient devant lui? Il s'étonnait de voir ces garçons, par ailleurs si turbulents et sceptiques, s'approcher en troupeau du banc de communion, la mine grave, s'agenouiller lentement, tendre la langue avec docilité. Sauf Charles, il n'en était pas un qui s'intéressât aux questions religieuses ou qui eût même une réelle piété, et cependant aucun ne se rebellait, aucun ne souriait. Pourquoi acceptaient-ils tous, et aussi passivement, la discipline religieuse qui imprégnait toute la vie du collège? Indifférence, résignation, hypocrisie? Ou bien l'emprise était-elle déjà si forte, qu'ils n'imaginaient même pas pouvoir s'y soustraire?

Bruno remarqua que le préfet, tout en distribuant la communion, regardait à plusieurs repri-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DANIEL GILLÈS

L'ÉTAT DE GRÂCE

Au collège bénédictin de Saint-Maur, on s'efforce de former, loin du monde et de ses tentations, une élite catholique « saine et pure ». Est-ce parce qu'il est ainsi élevé sur les genoux de l'Église que Bruno, le héros de ce roman, en arrive à reconnaître, avec toute l'ardeur et l'intransigeance de ses dix-sept ans, qu'il a perdu la foi, ou plutôt qu'il ne l'a jamais eue ? Son attitude, son refus de continuer à jouer le jeu, dresse bientôt contre lui la majorité de ses maîtres et de ses condisciples. Menacé de renvoi, il se sentirait très seul, si deux de ses professeurs ne le soutenaient, l'un, un prêtre, pour le ramener à Dieu, l'autre pour le pousser à la révolte. Mais Bruno échappe à ces deux influences qui se disputent son âme grâce à une jeune femme qui lui fait découvrir l'amour. Amour fou, brûlant et pathétique, qui finit mal, mais fait de Bruno un homme.

L'auteur n'a pas cherché à refaire le procès d'une certaine éducation catholique. Il a plutôt essayé de montrer combien il est difficile - et déchirant - pour un adolescent d'échapper à son éducation et à ses éducateurs, et de se trouver lui-même.

●

Daniel Gillès est un Belge de quarante-et-un ans, que des études de droit très poussées ont mené aux affaires. Il vit à Bruxelles, où il est marié et père d'un enfant. Il a déjà publié dans son pays un recueil de nouvelles et deux romans.

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

Extrait de la publication